

industrie, aux vastes relations qu'ils avaient entre eux d'un bout à l'autre du monde connu, ils étaient les premiers et presque les seuls capitalistes de l'Occident. Pendant tout le moyen âge, on ne cessa de les chasser et de les rappeler. On fit cruellement acheter à ces malheureux le droit de respirer le même air que les chrétiens : astreints à porter des vêtements particuliers et bizarres, parqués dans des rues et des quartiers qui ont gardé jusqu'à nous le nom de *juiveries*, ces humiliations quotidiennes n'étaient rien auprès de celles qu'on leur infligeait à l'occasion des grandes solennités chrétiennes. Le clergé institua des cérémonies symboliques destinées à rappeler aux Juifs leur dégradation, et à réveiller par intervalles la haine populaire. A Toulouse, par exemple, il fut établi que, le dimanche de Pâques, un chrétien donnerait un soufflet à un Juif sous le porche de la cathédrale.

Il y eut bientôt après d'autres victimes encore pour cause de religion. En 1022, on découvrit à Orléans des hérétiques de la secte dite manichéenne. Ces sectaires prétendaient que ce n'était pas Dieu qui avait créé le monde; que le fils de Dieu s'était incarné seulement en apparence dans le sein de la vierge Marie; qu'un fantôme, et non le Verbe éternel, avait été attaché sur la croix; que Jésus-Christ n'était point présent dans l'eucharistie, et qu'invoquer les confesseurs et les martyrs était un acte d'idolâtrie; qu'on n'était point sauvé par les œuvres (mais apparemment par la foi seule.) Enfin, ils condamnaient le mariage et défendaient de manger de la chair.

Comme ils refusèrent d'abjurer leurs croyances, le roi Robert les laissa condamner et envoyer au bûcher : ce fut le commencement des persécutions religieuses du moyen âge.

L'inquiète activité d'esprit qui se révélait par ces débats théologiques, que tranchait le bourreau, tenait à la situation générale de la société : une jeune et ardente sève bouillonnait dans ce monde désordonné, mais vivace et rajeuni; toutes les classes fermentaient, chacune dans le cercle de ses idées et de sa condition; les clercs dis-

cutaient les questions religieuses; les chevaliers, las des guerres monotones de château à château, avaient soif de grandes aventures et de courses lointaines; les bourgeois et les vilains se débattaient contre les exactions de leurs seigneurs, et aspiraient à recouvrer leur liberté.

« Il n'est point de terme aux larmes ni aux gémissements des serfs, dit le roi Robert, dans le poème dialogué d'Adalbéron. Qui pourrait, en les multipliant autant de fois qu'un damier contient de cases, compter les peines, les courses, les fatigues qu'endurent ces infortunés? » La condition du menu peuple était d'autant plus dure, qu'il n'eut jamais, dans notre Occident, cette résignation fataliste avec laquelle les Orientaux, à l'exemple des esclaves de l'antiquité, supportent la tyrannie. Depuis l'extinction de l'esclavage proprement dit, les masses n'acceptèrent jamais moralement le servage corvéable et taillable à la merci, et n'y virent jamais que le droit du plus fort; jamais elles ne cessèrent d'aspirer à un idéal meilleur, qui les poussait vers l'avenir, en leur rendant le présent plus misérable par les efforts douloureux qu'il leur suggérait.

La Normandie, cette province où toute la population semblait animée d'une énergie supérieure, fut le théâtre du premier mouvement populaire qui ait agité nos campagnes. La différence d'origine était fortement tranchée entre les Normands de race, presque tous nobles et gens de guerre, et la population gallo-romane, qui, ayant extrêmement multiplié depuis le temps de Rollon, pratiquait le commerce et l'industrie dans les villes, l'agriculture dans les campagnes. Les villes, toutefois, étaient ménagées par le duc et par les seigneurs; mais il n'en était pas de même des campagnes. Les « vrais Normands » ne pouvaient être taxés contre leur gré, ni par les seigneurs ni par le duc lui-même : nul péage ne les atteignait, et ils jouissaient du droit de chasse dans les forêts, de pêche sur les eaux, à l'exclusion des vilains et des serfs, soumis en outre à toute sorte d'exactions.

Peu après la mort du duc Richard Sans Peur, les vilains et les serfs, ceux des bocages et ceux des plaines, se rassemblèrent par vingt, par trente, par cent, et tinrent ensemble maints *parlements* (conférences). « Les seigneurs, se disaient-ils, ne nous font que du mal : avec eux nous n'avons ni gain ni profit de nos labeurs. Chaque jour on nous prend nos bêtes pour les corvées et les services; puis ce sont les *justices* vieilles et nouvelles, des plaids et des procès sans fin, plaids de monnaies, plaids de marchés, plaids de routes, plaids de forêts, plaids de moutures, plaids d'hommages. Il y a tant de prévôts et de baillis, que nous n'avons pas une heure de paix; tous les jours ils nous courent sus, prennent nos meubles et nous chassent de nos terres. Il n'est nulle garantie pour nous contre les seigneurs et leurs sergents, et nul pacte ne tient avec eux. — Pourquoi nous laisser ainsi traiter, et ne pas nous tirer de peine? Ne sommes-nous pas des hommes comme eux? C'est du cœur seulement qu'il nous faut. — Lions-nous donc ensemble par un serment, jurons de nous soutenir l'un l'autre; et, s'ils veulent nous faire la guerre, n'avons-nous pas, pour un chevalier, trente et quarante paysans, jeunes, dispos, et propres à combattre à coups de massue, à coups d'épieu, à coups de flèche, à coups de hache ou à coups de pierre, faute d'autres armes? — Sachons résister aux chevaliers, et nous serons libres de couper des arbres, de courir le gibier, de pêcher à notre guise, et nous ferons notre volonté sur l'eau, dans les champs et dans les bois. »

Mais avant que la révolte eût éclaté, les chefs de la conspiration furent saisis, suppliciés, et le mouvement des campagnes fut étouffé.

Vingt-sept ans après la conjuration des vilains de Normandie (1024), les paysans bretons se soulevèrent en masse contre leurs seigneurs pendant la minorité du duc Alain ou Allan III, fils de Goeffroi; ils tuèrent beaucoup de nobles hommes, et incendièrent un grand nombre de châteaux. Cette multitude à demi nue et mal

armée fut enfin dispersée par les chevaliers couverts de casques de fer, de hauberts et de chausses de mailles; mais les paysans bretons ne reprirent le joug qu'après une lutte acharnée et une grande effusion de sang. Ici, la guerre avait eu lieu, non plus comme en Normandie, entre des races, mais entre des castes diverses. C'est le premier événement de ce genre que nous connaissions chez les peuples kimriques au moyen âge, mais il y avait eu des faits analogues chez les Gaëls d'Irlande.

Ce n'était pas seulement dans les campagnes qu'éclataient des soulèvements : en 1024, les Cambrésiens s'insurgèrent contre leur évêque, expulsèrent ou emprisonnèrent les chanoines et les clercs qui les opprimaient. Une armée impériale vint rétablir violemment la suzeraineté de l'évêque.

Pendant ce temps, le roi Robert végétait obscurément dans sa petite cour monacale, persécuté par sa femme, dont il était l'esclave craintif. Il mourut le 20 juillet 1031, après avoir quelques années auparavant (1024) manqué, par son inertie, l'occasion de disputer aux Germaines la Lorraine et même l'Italie qui s'offraient à le prendre pour roi.

III

Robert eut pour successeur son fils Henri, qu'il avait associé à la couronne en 1027, du consentement des grands et des évêques; mais la reine Constance, qui ne songeait qu'à mal faire, alluma la guerre civile pour renverser Henri au profit de son autre fils, Robert duc de Bourgogne. Le duc de Normandie, Robert le Diable, qui avait succédé à son frère Richard III, qu'on le soupçonnait même d'avoir empoisonné, secourut son suzerain; le parti de la reine fut obligé